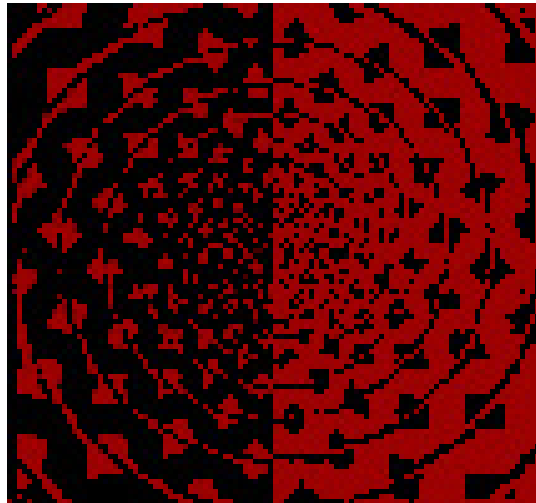


# Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit



Titre: **Subjectivité et normativité. Enjeux du primostructuralisme ?**

Auteur: Marc Maesschalck

N° 172

Année : **2018**

© Marc Maesschalck, Louvain-la-Neuve, 2018.

*This paper may be cited as: Maesschalck , Marc, «Subjectivité et normativité. Enjeux du primostructuralisme ? », in Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit, n°172, 2018.*

## Subjectivité et normativité. *Enjeux du primostructuralisme ?*

Dans mes travaux récents, je me suis surtout intéressé à reconstruire le cadre théorique de l'approche structuraliste qui a vu le jour en Union soviétique et, notamment, en République Tchèque à la fin des années 20. J'ai notamment pu présenter quelques unes de ces thèses à Nice<sup>1</sup> et à Montpellier en 2016 et j'y ai également fait référence lors de la journée organisée à Liège en hommage à André Tosel (nov. 2016). Un premier ouvrage est paru reprenant les travaux d'Oleg Bernaz sur le sujet : *Identité nationale et politique de la langue*, à partir de la Moldavie<sup>2</sup>.

Qu'est-ce que le « primostructuralisme » ?

Si le structuralisme a joué un rôle majeur en sciences humaines et en philosophie, depuis le milieu des années 50<sup>3</sup> jusqu'au milieu des années 70<sup>4</sup>, non seulement autour de Lévi-Strauss et de Lacan, mais aussi à travers Althusser et son école de lecture de Marx ainsi qu'à travers Foucault, Barthes, Greimas et Todorov<sup>5</sup>, ce mouvement n'est plus connu aujourd'hui que de manière indirecte par une certaine affiliation poststructuraliste rassemblant des figures aussi diverses que Deleuze, Baudrillard et Derrida ainsi qu'en philosophie sociale Laclau ou Butler, voire les théoriciens de la modernité réflexive comme

---

<sup>1</sup> Maeschalck M., « La participation des groupes d'intérêt dans la "nouvelle gouvernance européenne". Quelle théorie du choix rationnel ? », in *Revue Française D'Histoire Des Idées politiques*, L'Harmattan, Paris, N° 43 - 1<sup>er</sup> sem. 2016, pp. 185-204.

<sup>2</sup> Bernaz O., *Identité nationale et politique de la langue*, Peter Lang, Bruxelles, 2016.

<sup>3</sup> Lévi-Strauss C., *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1957.

<sup>4</sup> Piaget J., *L'équilibration des structures cognitives : problème central du développement*, Paris, PUF, 1975 ; Ducrot O., *Le Structuralisme en linguistique*, Seuil, Paris, 1973.

<sup>5</sup> Corvez M., *Les structuralistes. Les linguistes, Michel Foucault, Claude Lévi-Strauss, Jacques Lacan, Louis Althusser*, Aubier-Montaigne, Paris, 1969 ; Dosse F., *L'histoire du structuralisme*, tome 1 : *Le champ du signe*, La Découverte, Paris, 1991 ; Dosse F., *L'histoire du structuralisme*, tome 2 : *Le chant du cygne*, La Découverte, Paris, 1992.

Giddens, Lacks et Beck<sup>6</sup>. Même si les sources primitives de ce mouvement étaient connues d'une part dans le cadre de la philosophie du langage du XX<sup>e</sup> siècle, surtout en fonction de sa reprise des catégories de Saussure et du rôle d'éminents protagonistes comme Roman Jakobson et, d'autre part, dans la théorie esthétique marxiste des années 60 (Goldmann, en particulier)<sup>7</sup>, la recherche s'est peu intéressée au mouvement intellectuel qui sous-tendait ces sources et qui s'est développé dans la jeune Union Soviétique en débat avec les thèses de Saussure et du formalisme russe, au profit d'un projet de matérialisme linguistique et historique<sup>8</sup>. Un auteur comme Marcel Cohen<sup>9</sup>, par exemple, met plutôt l'accent sur les débats de Staline avec le linguiste Marr, laissant ainsi totalement de côté le rôle joué par le cercle de Prague, l'élément moteur de ce mouvement que nous nommerons primostructuraliste.

Ce qui caractérise d'abord ce mouvement dans la sphère d'influence de la jeune Union soviétique, c'est un projet de politique linguistique visant non seulement à garantir l'union entre différents pays en transition sociale<sup>10</sup>, mais aussi à garantir une diversité tant des cultures que des structures politiques dans cet ensemble en gestation<sup>11</sup>. Du point de vue de Lénine<sup>12</sup>, les linguistes avaient un rôle majeur à jouer sur ce plan géopolitique. C'est ainsi l'école de géographie linguistique du Cercle de Prague qui va prendre le leadership intellectuel avec un programme de recherche basé sur les structures vivantes des langues, à savoir la phonologie<sup>13</sup>. C'est par l'étude des structures phoniques des langues que Troubetzkoy<sup>14</sup>, mais aussi le jeune Jakobson<sup>15</sup>, entendent établir une carte des associations structurales susceptibles de donner sa consistance matérielle au développement historique des politiques d'union.

En arrière-plan de ces travaux de géographie linguistique, une nouvelle épistémologie du langage est aussi occupée à se construire. Elle est

---

<sup>6</sup> Angermuller J., *Analyse du discours poststructuraliste : Les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers*, Lambert-Lucas, Limoges, 2013 ; Milner J.-C., *Le périple structural. Figures et paradigmes*, Verdier, Paris, 2008.

<sup>7</sup> Goldmann L., *Sciences humaines et philosophie. Suivi de structuralisme génétique et création littéraire*, Paris, Gonthier, 1966.

<sup>8</sup> Troubetzkoy N., *Principes de phonologie*, Klincksieck, Paris, 2005 ; Troubetzkoy N., « La tour de Babel et la confusion des langues », in Pierre Caussat, Dariusz Adamski, Marc Crépon (éds), *La langue, source de la nation*, Mardaga, Liège, 1996, pp. 503-519 ; Polivanov E., *Pour une linguistique marxiste*, Lambert-Lucas, Limoges, 2014.

<sup>9</sup> Cohen M., *Le langage : structure et évolution*, Éditions Sociales, Paris, 1950.

<sup>10</sup> Sériot P. et Friedrich J. (éds), *Langage et pensée: Union Soviétique années 1920-1930*, Cahiers de l'ILSL, Nr. 24, Lausanne, 2008 ; Blinov E., *Politique et micropolitique de la langue*, Thèse de Doctorat, Toulouse, 2014.

<sup>11</sup> Smith M., *Language and power in the Creation of URSS*, de Gruyter, New York, 1998.

<sup>12</sup> Hemour A. K., La politique linguistique de l'URSS (1917-1991), *Linguistics*, 2010, (<http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00558921>, page visitée le 15/01/2018).

<sup>13</sup> Matejka L., « The sociological concerns of the Prague school », in Tobin Y. (éd.), *The Prague School and its Legacy*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 1988, pp. 219-227.

<sup>14</sup> Troubetzkoy N., *Principes de phonologie*, Klincksieck, Paris, 2005.

<sup>15</sup> Jakobson R., *K kharakteristike evraaziiskovo iazykovovo soiuza* (fr. *De l'union euroasienne des langues*), in *id.*, *Selected Writings I. Phonological Studies*, Mouton, The Hague, 1962.

particulièrement attentive, chez des auteurs comme Volochinov<sup>16</sup> et Polivanov<sup>17</sup>, à la structure qui permet au langage d'incorporer autrui dans un système d'appréciations et d'interactions, le discours indirect. Pour Volochinov, la structure appréciative du langage l'emporte sur sa structure d'arrière-plan constituée par l'ensemble fini des règles de signification<sup>18</sup>. Le propre de cette dernière est d'être réitérable, alors que l'appréciation constitue toujours un événement unique, non réitérable, situé et incorporant l'intérêt d'autrui. Cette structure d'incorporation du thème d'autrui se développe grâce à la parole intérieure qui conduit chaque locuteur à s'ajuster en fonction des dissociations produites par sa thématization du thème d'autrui.

On comprendra que cette linguistique induit par son structuralisme dynamique une épistémologie du développement de la pensée par le langage qu'un Vygotski va se consacrer à formaliser durant toute sa carrière<sup>19</sup>. Par sa structure spécifique, le discours indirect constitue dans la pensée de chaque locuteur une « zone prochaine de développement »<sup>20</sup> qui précède et prépare le pouvoir de formalisation conceptuelle de la position propre à la manière d'une itération produite à partir de la dissociation appréciative.

Trois axes fondamentaux se dégagent ainsi du primostructuralisme soviétique : celui de la géographie linguistique avec sa structure d'union des langues<sup>21</sup>, celui de la phonologie historique avec sa structure de marquage de l'intérêt matériel du langage<sup>22</sup>, celui de la philosophie linguistique de l'action avec sa structure d'incorporation du thème d'autrui<sup>23</sup> qui ouvre vers une théorie développementaliste de la pensée<sup>24</sup>.

Cette vaste entreprise a été manquée dans son unité de perspective jusqu'à présent parce qu'elle n'a pas été appréhendée comme une épistémè à part entière, articulée avec une conception de la vie, de l'organisation économique ainsi que du gouvernement. Au-delà des ressources sociologiques du cercle de Prague<sup>25</sup>, il faut également porter attention à des travaux de biologie<sup>26</sup> et de théorie politique marxiste<sup>27</sup> pour cerner dans toute son ampleur ce mouvement et

---

<sup>16</sup> Volochinov V., *Marxisme et philosophie du langage*, Lambert-Lucas, Limoges, 2010.

<sup>17</sup> Polivanov E., *Pour une linguistique marxiste*, Lambert-Lucas, Limoges, 2014.

<sup>18</sup> Volochinov V., *Marxisme et philosophie du langage*, op. cit.

<sup>19</sup> Vygotski L., *Pensée et langage*, La Dispute, Paris, 1997.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> Jakobson R., *K kharakteristike evraaziiskovo iazykovovo soiuza* (fr. *De l'union euroasienne des langues*), in *id.*, *Selected Writings I. Phonological Studies*, op. cit.

<sup>22</sup> Troubetzkoy N., *Principes de phonologie*, Klincksieck, Paris, 2005 ; Troubetzkoy N., « La tour de Babel et la confusion des langues », in Pierre Causat, Dariusz Adamski, Marc Crépon (éds), *La langue, source de la nation*, Mardaga, Liège, 1996, pp. 503-519.

<sup>23</sup> Volochinov V., *Marxisme et philosophie du langage*, op. cit.

<sup>24</sup> Vygotski L., *Pensée et langage*, op. cit.

<sup>25</sup> Matejka L., « The sociological concerns of the Prague school », op. cit.

<sup>26</sup> Berg L., *Nomogenesis or Evolution determined by Law*, M.I.T. Press, Cambridge, 1969.

<sup>27</sup> Bettelheim C., *La Transition vers l'économie socialiste*, Maspero, Paris, 1968 ; Bettelheim C., *L'Économie soviétique*, Sirey, Paris, 1950.

reconstruire le processus de genèse du primostructuralisme. C'est sur la base d'une telle reconstruction qu'il est possible de cerner la formation d'une nouvelle intelligence du gouvernement des multitudes et d'en déterminer les points d'intérêt pour une réflexion contemporaine sur les sociétés transitionnelles et le rapport que celles-ci entretiennent avec la conceptualisation de nouveaux risques.

Comment reconstruire l'épistémè poststructuraliste ?

Outre les auteurs clés des années 60 qui ont développé la trame d'une théorie sociale structuraliste en explorant les ressources de l'anthropologie structurale et de la psychanalyse (Goldman, Sebag et Althusser), on peut compter en langue française sur les travaux majeurs réalisés sur ce courant de pensée par Patrick Sériot<sup>28</sup> et par Jean-Jacques Lecercle<sup>29</sup>. Le premier est le guide incontournable pour situer, sur un plan d'épistémologie historique, la théorie linguistique construite par le cercle de Prague et par les travaux cardinaux du primostructuralisme soviétique dont les représentants majeurs sont Nicolas Troubetzkoy, Roman Jakobson et Petr Savickij. Le second permet de résoudre les questions les plus épineuses concernant les liens entre la doctrine marxiste de l'histoire et de la société et sa réinterprétation dans le cadre d'une philosophie du langage.

Ces ressources capitales peuvent être complétées par les recherches des historiens de la linguistique consacrées à Jakobson<sup>30</sup> ou à la phonologie historique<sup>31</sup>. D'une manière plus générale encore, l'étude de la politique linguistique de la jeune URSS apporte également un éclairage, en particulier sur la portée de la géographie linguistique<sup>32</sup>. Enfin, les recherches menées à Toulouse<sup>33</sup> en théorie de la littérature sur la postérité du linguiste Baudouin de Courtenay, en particulier à travers ses élèves Polivanov et Jakubinskij et la poétique sociologique de Medvedev, permettent aussi une meilleure appréhension de la portée sociale des théories de Volochinov et Vygotski.

---

<sup>28</sup> Sériot P., *Structure et totalité*, Lambert-Lucas, Limoges, 2012.

<sup>29</sup> Lecercle J.-J., *Une philosophie marxiste du langage*, PUF, Paris, 2004.

<sup>30</sup> Percival K., « Roman Jakobson and the birth of linguistic structuralism », in *Sign System Studies*, Nr. 39(1), 2011, pp. 236-260; Steiner P., « The conceptual basis of Prague structuralism », in Matejka L. (éd.), *Sound, Sign and Meaning*, Ann Arbor, Michigan, 1976, pp. 351-385; Tobin Y. (éd.), *The Prague School and its Legacy*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 1988.

<sup>31</sup> Honeybone P. et Salmons J. (éds), *The Oxford Handbook of Historical Phonology*, Oxford University Press, Oxford, 2015; van der Hulst H. et Ewen C. J., *The phonological structure of words*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001; Anderson S. R., *Phonology in the Twentieth Century*, University of Chicago Press, Chicago, 1985.

<sup>32</sup> Smith M., *Language and power in the Creation of URSS*, de Gruyter, New York, 1998; Hemour A.K., *La politique linguistique de l'URSS (1917-1991)*, op. cit.

<sup>33</sup> Bénédicte V. et Comtet R., *Pavel Medvedev – Cercle de Bakhtine, La méthode formelle en littérature. Introduction à une poétique sociologique*, PUM, Toulouse, 2008.

Jusqu'à présent, seule la recherche menée par Oleg Bernaz permet d'envisager de manière plus systématique l'apport de la théorie linguistique de cette période comme étant la base d'une nouvelle épistémè géo-linguistique<sup>34</sup>. Cette démarche était toutefois clairement anticipée par plusieurs articles de Patrick Sériot<sup>35</sup>, mais sans l'apport systématique d'une philosophie politique de la recherche linguistique. De son côté, Lecercle<sup>36</sup> montrait déjà dans un cadre marxiste l'intérêt politique de la démarche linguistique et sa légitimité, mais il ne fournissait pas de cadre permettant une généralisation de la philosophie politique ainsi défendue. Notre hypothèse est qu'il faut passer de manière plus extensive par la genèse de l'épistémè à laquelle contribue la linguistique pour en saisir correctement et pleinement la signification politique. De fait, l'approche de ce genre de mouvement intellectuel se limiterait à de l'histoire des théories linguistiques et des pratiques d'administration des langues dans un empire naissant, si on ne recourait pas à des modèles théoriques plus forts renvoyant à la gestion des populations et aux théorisations qui les accompagne, comme c'est le cas des épistémès élaborées par Foucault. Il faut donc tenter de confronter le projet théorique des chercheurs soviétiques avec la construction plus large d'une épistémè.

Grâce aux travaux de Bernaz, nous avons déjà pu vérifier de manière plus limitée l'intérêt d'une telle méthodologie en nous appuyant sur une première recherche consacrée à la politique des langues en Moldavie. En analysant sur quelle base épistémique a pu se poser une correspondance entre les langues russe et moldave comme objet d'une politique des langues, à la fin des années 20, on comprend mieux comment celle-ci procède d'une corrélation structurale établie entre la zone géographique de la Moldavie et le Sud de la Russie de l'autre côté<sup>37</sup>. Le fait de pouvoir donner sens à une telle corrélation suppose une médiation intellectuelle d'un nouveau genre qui nécessite de reconstruire le

---

<sup>34</sup> Bernaz O., *Identité nationale et politique de la langue*, op. cit.

<sup>35</sup> Sériot P., « Des éléments systémiques qui sautent les barrières des systèmes », in Gadet F. et Sériot P. (éds), *Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939, Cahiers de l'ILSL*, Nr. 9, Université de Lausanne, Lausanne, 1997, pp. 213-236 ; Sériot P., « La linguistique, le discours sur la langue et l'espace géoanthropologique russe », in Locher J.-P. (éd), *Contributions suisses au XII<sup>e</sup> congrès international des slavistes à Cracovie*, Peter Lang, Berne, 1998, pp. 363-395 ; Sériot P., « De la géolinguistique à la géopolitique: Jakobson et la langue moldave », in *Probleme de lingvistică generală și romanica*, Vol. 1, Chișinău, 2003, pp. 248-261.

<sup>36</sup> Lecercle J.-J., *Une philosophie marxiste du langage*, PUF, Paris, 2004.

<sup>37</sup> Patrick Sériot, « De la géolinguistique à la géopolitique: Jakobson et la langue moldave », in *Probleme de lingvistică generală și romanica*, Vol. 1, 2003, Chișinău, pp. 248-261. Selon des articles comme celui de Jakobson intitulé *De l'union euroasienne des langues (K kharakteristike evraaziiskovo iazykovovo soiuza)*, in *id.*, *Selected Writings. Phonological Studies*, op. cit.), ou comme ceux de Savickij sur « Les problèmes de la géographie linguistique du point de vue du géographe » (*Travaux du Cercle linguistique de Prague*, n° 1, 1929), ou encore ceux de Mikhaïl Serghievskij (*Молдавские этюды*, Академия Наук СССР, Москва, 1936) basés sur des études de terrain de la fin des années 20, en observant le milieu de développement d'une population locale, un territoire ou un bassin de vie, il est possible de dégager des particularités d'adaptation déterminant des règles d'organisation, des articulations dialectales particulières. Créer un pouvoir de développement collectif consiste alors à favoriser des alliances sur la base d'une bonne connaissance de ces particularités territoriales, à privilégier des unités structurales (entre grandes villes, entre zones rurales ou industrielles, entre pôles universitaires ou technologiques, etc.), comme entre la Moldavie et le Sud de la Russie...

modèle épistémique – le primostructuralisme – qui la rend non seulement intelligible, mais aussi politiquement fonctionnelle.

Suivant cette épistémè du pouvoir, des convergences structurales de type géo-linguistique déterminent les comportements des populations et constituent des matrices de significations qui permettent l'intercompréhension nécessaire aux rapprochements. C'est sur cette base épistémique qu'il est important de poursuivre l'analyse de la manière dont la gestion proprement bio-politique de la population co-détermine les modes de déploiement de l'action collective dans les sociétés transitionnelles.

### Les apports de la thèse sur l'identité nationale moldave

L'ambition de l'ouvrage d'Oleg Bernaz n'est autre que de nous introduire à une nouvelle épistémè politique en se basant sur l'analyse d'un cas particulier, celui de la Moldavie d'après 1924, lorsque le pays entre dans la sphère d'influence du socialisme soviétique. Bernaz revient sur cette période particulièrement sensible, époque où commencent, selon la loi des langues votée le 31 août 1989 par le nouveau Parlement de la Moldavie, « les falsifications de la langue moldave subies pendant toute l'époque soviétique »<sup>38</sup>. C'est à partir de ce contexte que Bernaz va tenter de reconstruire le schéma de biopouvoir linguistique qui oriente l'action des linguistes selon la méthode esquissée par Foucault dans *Les mots et les choses* lorsqu'il soulignait combien « tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle la philologie a eu de profondes résonances politiques ». Le résultat de son travail consiste à mettre en évidence la cassure qu'opère du point de vue de l'épistémè politique les linguistes du cercle de Prague par rapport à l'approche jusqu'alors dominante. Ces politiques que nous nommerons « géo-linguistiques » se fondent sur un projet théorique fort appuyé sur les travaux de géographie linguistique du cercle de Prague, en la personne particulièrement de Petr Savickij, mais aussi de Roman Jakobson, dont plusieurs des travaux fondateurs de l'époque n'ont toujours pas été traduits et ne sont donc pas accessibles pour un débat plus large dans le champ de la recherche. C'est dans ce contexte qu'une nouvelle fonction de la politique des langues se met en place et influencera le sens contemporain d'un pouvoir sur et par les langues.

Entre 1928 et 1934, on observe d'abord une oscillation du pouvoir soviétique entre l'imposition d'un alphabet cyrillique et le maintien de l'alphabet latin pour écrire le moldave. Mais parallèlement à ce souci alphabétique, se dessine une politique complexe de la langue qui se marque dans les travaux des linguistes moldaves proches du pouvoir à l'époque. Pour Moscou, il s'agissait dans les années 20, de promouvoir la conscience nationale des ethnies minoritaires non-

---

<sup>38</sup> Bernaz O., *Identité nationale et politique de la langue*, op. cit., p. 25.

russe<sup>39</sup> pour éviter de devoir gérer des divisions de classe, pour élargir la sphère d'influence de l'Union vers des minorités frustrées occupant des territoires voisins (en Ukraine et en Roumanie), enfin pour favoriser l'émergence d'un désir modernisateur soutenu par une élite nationale.

De fait, dès 1918, Lénine avait affirmé que l'ambition de l'internationalisme prolétarien était d'unifier des territoires dotés de culture, d'identités et d'histoires politiques, économiques et sociales disparates, de manière à ouvrir la voie à une nouvelle forme de raison politique planificatrice. Il s'agissait de recourir aux différentes branches des connaissances et des techniques pour fonder un mode de conduite des masses capable de les mener à leur autonomie comme Sujet historique. Dans ce sens, Lénine est certainement l'un des premiers concepteurs d'une politique matérialiste si l'on entend d'abord par là une sortie de l'ordre moderne de la représentation en référence à une autorité souveraine pour appliquer l'ordre de l'action à des techniques d'administration des corps visant le contrôle du « faire-vivre ».

Pour Lénine, la réussite d'un tel processus dépend de sa naturalité, c'est-à-dire des caractéristiques observables des gens, des contrées et des économies (Lev Berg, Mikhaïl Serghievskij) recueillies par des études de terrain et rassemblées en systèmes de systèmes dont les niveaux sont hétérogènes et clos. Pour réussir, les pratiques concrètes de contrôle et d'organisation doivent utiliser les possibilités d'alliance de niveaux entre ensembles disparates et privilégier ces alliances, voire les favoriser à la manière de grammaires d'exécution. Les travaux du linguiste Polivanov, d'abord en poste en Ouzbékistan, puis à Moscou sont particulièrement caractéristiques de ces préoccupations de « convergences phonétiques » et d'union des langues dont les différents outils sont l'orthographe, la grammaire, la transcription alphabétique, les processus d'alphabétisation des populations et l'éducation scolaire aux conventions linguistiques. Parmi ces formes particulièrement performantes de politiques des langues, le moyen choisi pour réaliser ces objectifs en Moldavie fut de construire la grammaire de la langue moldave, notamment à travers les travaux fondateurs de Leonid A. Madan<sup>40</sup>, George Buciușcanu<sup>41</sup> et de Ion Cușmăunsă<sup>42</sup>.

Dans ce contexte, l'exercice du biopouvoir va donc être fondamentalement dépendant du processus discursif par lequel la grammaire de la langue sera désormais produite. Cette politique ne peut aboutir que moyennant une transformation théorique de la construction grammaticale. C'est sur ce point qu'interviennent plus spécifiquement les choix épistémologiques du cercle de Prague. Jusque-là, la méthode utilisée, notamment de manière emblématique

---

<sup>39</sup> Cf. Martin T., *The Affirmative Action Empire. Nations and Nationalism in the Soviet Union, 1923-1939*, Cornell University Press, London, 2001, pp. 17-18.

<sup>40</sup> Madan L., *Граматика лимбий молдовенешть*, ЕГМ, Тирасполя, 1929.

<sup>41</sup> Buciușcanu G., *Gramatica limbii moldovenești*, Editura de Stat a Moldovei, Balta, 1925.

<sup>42</sup> Cușmăunsă I., *Gramatica limbii moldovenești: Partia a doua (sintacsisu)*, Tiraspol, Editura de Stat a Moldovei, 1939.



alors par le linguiste Madan, consiste à s'immiscer, par des études de terrain, dans le désir collectif des populations. Comme dans l'épistémè moderne de la langue chez Foucault, celle-ci est conçue comme l'expression du désir des subjectivités. Les travaux du cercle de Prague font voler en éclat cette épistémè concevant la grammaire comme un processus discursif tendant à ramener le langage dans l'intériorité du désir incertain du sujet. L'article de Jakobson intitulé « De l'union eurasiennne des langues » (*K kharakteristike evraaziiskovo iazykovovo soiuza*), ainsi que ceux de Savickij ou de Mikhaïl Serghievskij (« Les problèmes de la géographie linguistique du point de vue du géographe » du premier ou les « études moldaves » du deuxième) défendent l'idée qu'il faut abandonner « la conception d'un système phonologique comme un agglomérat fortuit d'éléments »<sup>43</sup>. L'enjeu pour ces linguistes est de recourir à la phonologie comparée pour identifier matériellement des « lieux de développement »<sup>44</sup> des langues car la phonologie permet de mettre en évidence des « marqueurs phoniques » indicatifs de tendances uniques propres à des territoires en fonction de caractéristiques géo-climatiques, économiques et culturelles<sup>45</sup>. Selon Jakobson, la tâche d'un savoir de la langue est précisément de décrire la mise en chaîne (*metodom uviazki*) de différents liens entre des niveaux phonologiques d'une langue en fonction de lois qui gouvernent la manifestation de ces liens<sup>46</sup>.

Désormais, c'est le rapport aux particularités des aires géographiques qui va servir de loi pour construire une « typologie des réseaux linguistiques formés par les caractères phonologiques »<sup>47</sup>. Le dialecte rassemble ainsi un ensemble de caractères linguistiques en fonction de son inscription dans une aire géographique particulière. C'est sur cette base matérielle que l'on peut analyser des corrélations phonologiques entre différents parlars et identifier des proximités structurales sur la base d'effets mesurables sur le plan de la quantité de sons réunis, des dynamiques d'accentuation, ou encore des inflexions mélodiques.

Par rapport aux éléments de politiques de la langue repérés par Foucault dans *Les mots et les choses*, on observe des changements majeurs. L'âge de la Renaissance construit un ordre fondé sur la ressemblance grâce à la convenance, l'émulation, l'analogie et la sympathie<sup>48</sup>. Cette structure se retrouve dans l'étude de la langue comme vérité d'adéquation aux choses du monde autant par la forme et le contenu que par la référence. L'âge classique substitue à l'interprétation des ressemblances l'analyse et la mesure qui ramène, à la manière d'une mathesis universelle, à l'unité commune « par l'ordre, l'identité

---

<sup>43</sup> Jakobson R., « Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celles des autres langues slaves », in *id.*, *Selected Writings I*, *op. cit.*, p. 22.

<sup>44</sup> Bernaz O., *Identité nationale et politique de la langue*, *op. cit.*, p. 121.

<sup>45</sup> Savickij P., « Les problèmes de la géographie linguistique du point de vue du géographe », *op. cit.*, p. 150.

<sup>46</sup> Jakobson R., *K kharakteristike evraaziiskovo iazykovovo soiuza* (fr. *De l'union eurasiennne de langues*), *op. cit.*, p. 146.

<sup>47</sup> Savickij P., « Les problèmes de la géographie linguistique du point de vue du géographe », *op. cit.*, p. 148.

<sup>48</sup> Foucault M., *Les mots et les choses*, *op. cit.*, pp. 32-38.

et la série des différences »<sup>49</sup>. Et pour l'analyse de la langue, cette unité réside dans le signe qui est lui-même l'unité comme représentation de la chose pensante et de la chose pensée. Avec l'épistémè de l'âge moderne, c'est la discontinuité qui s'introduit dans les formes du vivant, une certaine guerre des pulsions où force vitale et menace de mort s'opposent dans une vaste dérive temporelle où des crises et des régressions deviennent les figures précaires d'une ontologie sauvage. En philologie, le mot opère alors une sorte de « saut en arrière hors les fonctions représentatives »<sup>50</sup>, pour s'installer dans la précarité de la sonorité. La langue vivante est à la fois un magma de combinaisons aléatoires et un système organique de croissance permettant d'assimiler les liens aléatoires grâce à des flexions internes (supportées par les radicaux<sup>51</sup>).

À l'âge moderne, c'est donc à l'intérieur de la langue qu'il faut chercher les éléments qui permettent de comprendre les articulations et les variations de sonorité des radicaux, c'est-à-dire la dérive vivante d'une matrice linguistique. Au langage qui représente la pensée s'est substitué un langage qui exprime le désir des subjectivités agissantes. C'est l'expression mélodique du désir précaire d'un sujet collectif<sup>52</sup>. Mais quelque chose de radicalement nouveau apparaît avec les travaux du cercle de Prague. Suivant l'épistémè mobilisée pour élaborer la politique des langues en Moldavie, « les langues ne sont plus rapportées au vouloir du peuple, mais à leurs proximités structurales »<sup>53</sup>. Cette proximité est conçue à partir d'un savoir matérialiste de type géo-linguistique qui les inscrit dans un lien fort susceptible de tenir ensemble des pays où l'on parle pourtant des langues hétérogènes.

Oleg Bernaz pense ainsi avoir atteint le cœur d'une nouvelle épistémè. Cette dernière substitue à la précarité des ordres civilisationnels liés au vouloir collectif des sujets un processus d'assemblage d'entités disparates structurées à partir de l'adaptation à leur milieu de vie. En observant le milieu de développement d'une population locale, un territoire ou un bassin de vie, il est possible de dégager des particularités d'adaptation déterminant des règles d'organisation, des articulations dialectales particulières. Pour créer une force de développement, il faut produire de l'union, des alliances sur la base d'une bonne connaissance de ces particularités territoriales, privilégier des *unités structurales* (entre grandes villes, entre zones rurales ou industrielles, entre pôles universitaires ou technologiques, etc.). Suivant cette épistémè à la source du bio-pouvoir contemporain, les convergences structurales déterminent les comportements des populations et constituent des matrices de significations qui permettent l'intercompréhension nécessaire aux rapprochements.

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>53</sup> Bernaz O., *Identité nationale et politique de la langue*, op. cit., p. 132.

À la fin des années 20, cette politique des langues s'inscrit dans un processus dialectique suivant lequel l'autonomie politique est un pas nécessaire vers l'émancipation des classes laborieuses. Elle est conçue comme l'instrument de l'affirmation d'une nouvelle puissance hégémonique dans l'ordre historique. Mais il y a un aspect paradoxal dans cette vision dialectique de l'hégémonie car elle passe par un stade d'affirmation de soi et d'autonomisation des identités nationales contre les anciennes autorités et leurs solidarités transnationales. Le résultat immédiat fut qu'une certaine politique égalitaire de Lénine devint le fondement de la Politique linguistique soviétique des premières années soviétiques (1917-1930). Cette politique ne cherchait pas « d'abord à instrumentaliser les langues à des fins de propagande », mais se donnait comme principe « que toutes les langues doivent être égales, que le statut de la langue officielle ne peut être attribué à aucune langue, que toutes les nations ont des droits égaux et peuvent disposer d'elles-mêmes, que l'éducation en langue maternelle doit être garantie à tous les citoyens Soviétiques et que tous ont le droit d'exiger réparation de n'importe quelle transgression de cette égalité des droits »<sup>54</sup>. Si les empires coloniaux se caractérisent tous par une mise en pratiques des politiques de la langue et opté pour une éducation coloniale basée sur des processus d'identification à la langue dominante, la jeune Union soviétique, préoccupée par une hypothétique union internationale des prolétaires, a tenté de définir avec Lénine comme théoricien politique, sa propre approche de la question. De fait, les révolutionnaires marxistes étaient persuadés que l'avenir des nouvelles républiques passerait certes par le stade d'une identité nationale plus forte, mais en vue de dépasser cette dernière en produisant les contradictions nécessaires entre forces productives et atteindre ainsi le stade supérieur de la lutte des classes, le socialisme d'État.

Cette vision des choses a incité les révolutionnaires à lutter pour l'émancipation des langues locales et pour leur participation à la structuration de l'ordre social. Il en est allé ainsi du Turkménistan et du Kazakhstan par exemple. Le même engouement a encouragé les recherches sur le Moldave dans les années 20. C'est dans un tel contexte que Jakobson a consacré ses premières recherches à ce sujet. L'enjeu de ces politiques de la langue était de taille car il fallait à la fois favoriser la modernisation de sociétés encore ancrées dans le féodalisme et s'assurer en même temps de leur fidélité au projet politique d'union révolutionnaire autour de la Russie. Les langues ont ainsi participé au façonnage d'un processus d'union basé sur la recherche de solidarités structurales entre des zones géographiques souvent lointaines. Il s'agissait de rassembler ceux qui se sentent du Nord, de la campagne, d'une zone minière, ou maritime en reliant des caractéristiques climatiques, économiques et culturelles avec des particularités linguistiques, phonologiques ou syntaxiques. La langue locale apparaissait ainsi

---

<sup>54</sup> Khilya Hemour A., *La politique linguistique de l'URSS (1917-1991)*, op. cit. p. 27. Sur ce point, cf. également Grenoble L., *Language policy in the Soviet Union*, Kluwer Academic Publisher, Dodrecht, 2003, p. 36.

pour la première fois comme un principe d'internationalisation possible, de dépassement des particularités, permettant d'apprendre à créer de nouvelles zones de développement en fonction de simples proximités structurales. La politique de la langue devenait un outil pour tirer parti de l'archipel constitué par les rhizomes linguistiques.

Ce qu'il faut donc mieux comprendre d'un point de vue épistémologique, c'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle, le schéma moderne de la langue comme ferment d'unité nationale par l'identification des sujets à un « parler commun » (ces variations linguistiques dont on pense qu'elles nous définissent...), – ce schéma moderne est remplacé par une dynamique totalement différente. La langue n'est plus un enjeu d'unité intérieure, elle est un enjeu d'union extérieure : formuler une grammaire, contrôler une forme d'orthographe et de transcription de l'oralité, distinguer et classer des pratiques phonologiques, c'est non seulement constituer une zone de développement des masses tournée vers l'extérieur, mais c'est aussi modifier les capacités de prise de conscience de ces masses.

Le choix d'une politique incertaine d'égalité devant le langage visait ainsi à ouvrir les multitudes à d'autres horizons d'expérience que celui imposé par les contraintes matérielles. Le contrôle sur la langue devenait le contrôle du passage vers l'autre ! L'interaction par proximité structurale peut ainsi s'étendre aux conduites et aux comportements collectifs : liens de marché, structures des appareils productifs, liens familiaux et religieux. Elle ouvre la possibilité d'agir sur les échanges entre des acteurs disparates, à la manière d'une phonologie comparée tentant d'associer des manières de quantifier, d'accentuer et d'infléchir dans les procédures d'administration et de contrôle. Si la politique de la langue contient un tel potentiel de développement pour les peuples y compris dans l'histoire revue du point de vue de la lutte des classes, c'est parce le défi de la co-construction linguistique les inscrit dans des processus collectifs d'apprentissage et les met en mesure d'assurer leur propre capacité de production des concepts. Loin d'être arrachés à eux-mêmes par une raison souveraine et extérieure, ils sont au contraire renvoyés à leur pouvoir d'interaction sur la base cette fois d'une orientation consciente.

Pour créer des unions, il faut pouvoir collectivement désigner une force de développement, nommer des convergences structurales susceptibles de déterminer les comportements et de constituer les matrices de significations qui permettent l'intercompréhension nécessaire aux rapprochements. Tout se joue dans une normativité d'un nouveau type (lié à l'épistémè de l'union) et qui fonde le contrôle du passage à l'autre. Il ne s'agit plus du pouvoir comme « action sur l'action des autres »<sup>55</sup>, mais du pouvoir comme marqueur de l'identique et du non-identique. Si le rapport entre langage et lutte des classes a un sens c'est donc parce qu'il renvoie à la transformation structurale des

---

<sup>55</sup> Cf. Foucault M., « Le sujet et le pouvoir », in *id.*, *Dits et écrits II*, Gallimard, col. Quarto, Paris, 2001, pp. 1054-1055.

capacités d'union avec d'autres révolutions prolétariennes. Ce qui est en jeu c'est le contrôle du passage à l'autre grâce à la thématization du pouvoir d'union.

L'objet central de cette épistémè est ainsi le besoin d'altérité des populations comme indicateur d'opportunité pour rendre des unions planifiables, pour faire proliférer des politiques d'alliance. La politique de la langue libère une puissance itérative des multitudes qui permet de dépasser les structures figées des significations autoritaires au profit d'une saisie collective des intérêts d'un contexte d'échange.

Toutefois, cette normativité d'un genre nouveau pose la question de l'ambivalence de cette puissance itérative et celle de sa limitation. Récupérée et insciemment mise en œuvre à travers l'impérialisme colonial du XX<sup>e</sup> siècle et l'unionisme économique de la guerre des blocs, cette normativité nouvelle des proximités structurales est devenue la clé de codification d'un ordre nouveau. Mais en s'ignorant comme processus de détachement de soi de la puissance des multitudes, elle continue de supposer l'attachement primaire à des pratiques identitaires qui conditionnent le désir de l'autre et le passage vers lui. Malgré le travail de rapprochement par proximité structurale, les politiques de la langue ne sont pas parvenues à se confronter aux fantasmes identitaires qu'elles tentaient de surcoder symboliquement en les inscrivant dans des ordres productifs. Quand ces stratégies d'union s'épuisent ou échouent, la seule question politique qui demeure irrésolue est celle de la puissance qu'elles tentaient de mobiliser pour inciter au passage vers l'autre.

### Les enjeux politiques d'une reconstruction du primostructuralisme

Comme on l'aura compris, l'intérêt porté à cette période particulière de l'histoire des idées est non seulement d'ordre politique, mais aussi d'ordre *décolonial*, dans la mesure où la tâche de reconstruction de l'épistémè obliérée devrait nous amener à mieux identifier la structure de la matrice coloniale du pouvoir qui a dominé le XX<sup>e</sup> siècle et a permis de construire la fiction politique qui accompagne ses régimes de contrôle répressif tant des pratiques et que du savoir.

D'une part, le primostructuralisme donne au langage en tant que son contextué ou signifiant sémantisé une fonction socio-politique fondamentale : celle d'être un marqueur de l'intérêt social relevant directement des structures de l'énonciation. Ensuite, il permet aussi d'analyser les conditions d'union entre énonciateurs et d'envisager les conditions épistémiques du possible renversement d'une pratique à dominante idéologique figeant le sens du commun. Commençons par le premier aspect : le marquage de l'intérêt social.

Le mode de parler, de « phraser » distingue et distribue les rapports sociaux. Cette expérience élémentaire n'est jamais aussi évidente que lorsqu'on est en présence de langues minoritaires portant les stigmates de la colonialité<sup>56</sup>. Ces langues sont constamment obligées de procéder à un forçage pour s'exprimer : leur structure poétique fondamentale est surdéterminée par un rapport à l'intensité qui les contraint constamment à être en excès par rapport à elles-mêmes, dans le moment même où souvent elles sont réduites à une existence secondaire, vernaculaire, locale. Même dominantes, les langues du pouvoir codifiant par exemple les actes administratifs veulent annuler totalement l'effet de cette différence, la discréditer pour mieux l'éliminer. Dès lors, le simple usage de ce mode de phraser devient – en excès d'intensité de sa structure phonologique – directement politique et collectif. L'effet induit structurellement par cette intensité de forçage est étonnant parce que la langue dominante se perçoit contestée dans son pouvoir de minorisation. Le caractère indu de sa domination structurelle lui apparaît et c'est alors elle-même qui se sait minorisée dans le rapport d'affect que les sujets entretiennent avec leur monde environnant, leurs attentes et leurs engagements dans les régimes de règles.

Les langues minoritaires ont ainsi cet effet particulier dans les espaces sociaux où la contestation a encore un sens – où le processus d'extinction n'est pas trop avancé ; ce qui ne peut se mesurer que phonologiquement – elles ont cet effet de renvoyer directement les sujets à leur non-identité. C'est sans doute l'un des éléments les plus paradoxaux du phénomène des langues minoritaires. Là où le procès permanent des langues dominantes consiste à dénoncer le rapport imaginaire occupé à se jouer avec une origine identitaire autant désuète qu'obsolète, l'usage d'une langue minorisée (parce qu'en plus dans bien des cas elles ne sont pas quantitativement minoritaires) contredit l'imaginaire identitaire que tente d'imposer une unité sociale fictive – structurellement soutenue par un dire – et renvoie le sujet comme partie d'une totalité déchirée, laquelle brise toute possibilité de référence à des expériences originaires susceptibles de garantir rétrospectivement ou prospectivement une identité de soi à soi. C'est aussi cela la force structurelle de la déchirure phonologique : l'actualité de l'usage d'une langue minorisée ne peut se complaire dans l'idéal d'un âge d'or avant la catastrophe, pas plus qu'elle ne peut garantir le pouvoir d'un autre avenir post-traumatique une fois guéri l'effet de minorisation. La déchirure linguistique est irréversible et elle trouble l'usage quotidien par l'engagement de différents phrasés marquant une pluralité d'intérêts sociaux. Pour comprendre le

---

<sup>56</sup> Selon Jean-Jacques Lecercle, ces langues ont trois caractéristiques majeures et ces trois caractéristiques proviennent précisément de l'effectivité phonologique des structures d'intensité qui leur permettent d'opérer un marquage de l'intérêt social. Leur structure d'intensité découle de leur résistance itérative (non-identité) à un milieu qu'on pourrait qualifier de glottophage selon l'expression de Calvet L.-J. (*Linguistique et colonialisme*, Payot, Paris, 1974) : 1/ elle s'introduit avec un fort coefficient de déterritorialisation comme si elle énonçait un passé ou déformait un présent ; 2/ses énoncés sont directement politique ; 3/ tout y prend une valeur collective. Elle suscite une forme de minorisation de la langue dominante. Cf. Lecercle J.-J. et Shusterman R., *L'emprise des signes*, Seuil, Paris, 2002, p. 243.

phrasé d'une cours d'école, d'un groupe de jeunes, de marchandes entre elles, de bourgeois s'adressant au personnel de maison, de contremaîtres parlant aux ouvrières, d'ânés commentant les derniers événements, il faut se fixer comme le recommandait Jakobson sur les proximités structurales de ces différents systèmes phonologiques. L'union qui s'y manifeste dépend de l'entrecroisement des sens, du maillage des intérêts dans un espace qui vit avec sa déchirure. Le processus social dans cette optique n'attend pas sa guérison. Il « fait avec » la déchirure et avec la minorisation des intérêts en créant des stratégies détournées qui permettent, par l'usage des structures minorisées, de former des unions.

A propos de ce deuxième aspect du primostructuralisme, les unions par proximité structurale, je me suis souvent demandé d'où pouvait venir chez Sartre et Merleau-Ponty cette idée d'unité des mécontentements à l'origine des processus de transformation sociale. D'un côté, l'idée m'a toujours attirée parce qu'elle ne présupposait pas la formation d'une conscience unitaire de classe semblable à la formation d'une nouvelle identité du genre « nous-les-prolétaires » ou « nous les paysans », voire « nous les lycéens », etc. D'un autre côté, comment le fractionnement des intérêts pouvait-il alors évoluer vers un point de convergence : par une contrainte extérieure ? Par la relation à un danger perçu comme commun ? On pourrait alors presque croire au bienfait d'une illusion partagée propulsant comme la panique vers une nouveauté inattendue. Peut-être que, dans ce cas de figure, seule une élite serait à même de décoder et d'exploiter cette illusion avec la science nécessaire des contradictions qui auraient pu la susciter. Ou bien suivant le schéma primostructuraliste, il s'agit d'une union des mécontentements par proximité structurale des expressions minorisées, mises en capacité non seulement de comparer les troubles qui les animent, mais aussi de reconnaître des stratégies parallèles de marquage, des modes d'adresse analogues, donc une possibilité de se déplacer d'une non-identité à une autre, d'enclencher par ces proximités une forme d'itérativité vers d'autres régimes d'intensité ou de mécontentement...

C'est sur ce point que le lien entre la phonologie qui est à la base du primostructuralisme et la révision de l'épistémologie marxiste du langage engagée par des Volochinov et des Polivanov (voire des Jakubinskij<sup>57</sup> et des Luria<sup>58</sup>) est fondamentale. Ce qui est en jeu dans le rapport entre *la non-identité* liée aux structures d'intensité des expressions phonologiques minorisées et *l'itérativité*, c'est une théorie de la structure d'énonciation basée sur le découplage de la réitération et de l'itération. L'ensemble des règles syntaxiques, sémantiques et pragmatiques que nous mobilisons pour produire de la signification (en suivant les conditions opératoires déjà identifiées par Saussure

---

<sup>57</sup> Якубинский Л.П., « О диалогической речи », in *Русская речь*, n° 1, 1923, стр. 96-194 ; Якубинский Л. П., « Ф. Де Соссюр о невозможности языковой политики », in *Языковедение и материализм*, вып. 2, Государственное социально-экономическое издательство, Москва – Ленинград, 1931, стр. 91-104.

<sup>58</sup> Лурия А.Р., « Психоанализ как система монистической психологии », in *Психология и марксизм*, 1925, стр. 47-80.

entre le signifiant et le signifié), – (l'ensemble de ces règles) a pour fonction de garantir la base réitérable (phonétique) de l'appareil phonologique. Mais s'exprimer, parler, communiquer, c'est s'adresser, c'est dépasser le degré indexical de l'autoréférence logique s'assurant de la validité des énoncés et de leur performance possible, pour livrer à autrui une appréciation, produire un marquage historique, un événement qui ne pourra jamais avoir lieu qu'une fois et dont toutes les reprises éventuelles seront autant d'événements qui s'accumuleront jusqu'à saturation, sans jamais pouvoir annuler l'irréversible.

« Ce que nous prononçons et entendons “dans la réalité”, ce ne sont jamais des mots, mais la vérité ou le mensonge, le bien ou le mal, l'important et l'insignifiant, l'agréable et le désagréable, etc. Le Mot est toujours rempli de contenus et de sens idéologiques [ou est] en rapport avec la vie quotidienne. C'est ainsi que nous le comprenons, et nous ne répondons qu'au Mot qui nous touche idéologiquement ou est en rapport avec la vie »<sup>59</sup>.

C'est le problème de la langue dominante avec la langue minorisée. Cette dernière « parle la vie ». Même écartée, marginalisée, sa simple itération reste dans son unicité une provocation, parce qu'elle est ineffaçable. La langue marque le sens de manière événementielle c'est-à-dire dans une structure singulière non réitérable. Elle confère à l'événement une marque d'intensité. Le propre de cette marque d'intensité est qu'elle est constituée d'un rapport de non-identité entre un ensemble de règles de signification réitérable et un acte de marquage d'intensité, l'appréciation, qui est non réitérable. L'acte d'énonciation est ainsi à la jointure de la réitération et de l'itération. Volochinov indique d'ailleurs qu'il faut passer à l'analyse du discours indirect pour mieux comprendre ce rapport. C'est à ce niveau que se joue la transmission de la parole d'autrui. Certains tentent de subordonner l'itérable au réitérable de manière à fixer le sens d'une parole d'auteur et d'éviter son éparpillement polysémique vers d'autres marqueurs sociaux que ceux qu'il a tenté d'indiquer ; d'autres tentent à l'inverse de subordonner le réitérable à l'itérable pour ne retenir de manière objectiviste que le système abstrait de marquage du sens, une interprétation dialectique toujours à adapter, une théorie des micro-pouvoirs à recréer, une biopolitique à réajuster, etc. Pour Volochinov, ce qui est en jeu c'est précisément le lien fondamental entre l'appréciation et son contexte de sens : la transmission dynamique doit s'efforcer de jouer sur ce double plan disjoint de la non-identité où le marquage reprend et déplace la subjectivation en cours et détermine le sens de l'engagement. Ce qui était subjectivant pour Marx, pour Foucault ou pour Deleuze ne l'est plus pour nous aujourd'hui, pas pour des raisons d'itérabilité des marquages qu'ils ont créés, que du contraire, mais pour des raisons de subjectivité, laquelle procède d'un rapport au réitérable, c'est-à-dire du détachement d'une phonétique qu'il faut également cerner parce que

---

<sup>59</sup> Volochinov V., *Marxisme et philosophie du langage*, op. cit., p. 263.



c'est dans cet ordre de savoir réitérable que se puise une partie de l'énergie du détachement qui donne à l'itération son pouvoir subjectivant.

Cette réflexion sur le discours indirect et la transmission de la parole d'autrui a partie liée, on le voit, avec un développement du sujet agissant. La non-identité à laquelle renvoie l'usage de la langue minorisée se combine avec un schéma d'itération phonologique par lequel surviennent des événements langagiers susceptibles de marquer le sens d'un intérêt social en l'adressant de manière unique, et en ouvrant ainsi un processus de subjectivation permettant d'apprécier d'autres marquages phonologiques. Ce schéma épistémologique prend encore un autre relief quand on l'interroge à partir des recherches de Vygotski dans *Pensée et langage*, notamment. L'intérêt du déplacement vers la naissance d'une psychologie développementaliste de type structuraliste à cette époque est que Vygotski élargit l'analyse du discours indirect à celui de la parole intérieure<sup>60</sup>. Le thème du thème de la parole d'autrui est aussi le mécanisme qui à la base permet de comprendre le thème du thème de la parole intérieure, d'une parole qui se construit et s'élabore dans la pensée en devenir d'un marquage de son intérêt. Pour le pédagogue, l'intelligence de ce processus pourrait s'avérer décisive pour savoir au moins ce que peut signifier d'interférer avec lui si cela a un sens. Il s'agit de la transmission intérieure du pouvoir d'itération à partir de l'acquisition des règles de signification. Le point que mettent en évidence les recherches de Vygotski et qui nous faisait encore défaut, c'est le rôle joué par une zone d'entre-deux<sup>61</sup>. Dans le processus d'acquisition du pouvoir de marquage de l'intérêt social par l'énonciation d'une appréciation originale couplant, dans l'événement de la parole, le sens et la signification, la non-identité du sujet énonciateur – qui correspond déjà dans les langues minorisées au hors-normes de son usage relatif aux affects par rapport aux règles de signification –, (cette non-identité) peut s'expérimenter dans le développement psycho-cognitif comme une zone intermédiaire dans laquelle l'appréciation va prendre sa forme conceptuelle (ou « spéculative »). Pour Vygotski, l'événement appréciatif dans sa force singulière de marquage subjectivant n'est pas d'emblée et spontanément donné pour le sujet. Il se construit intérieurement par approximation du rapport contingent avec l'extériorité<sup>62</sup>. Dans cette optique, l'itération dépend d'une autre dissociation que va rendre possible la dissociation propre au langage comme non-identité de soi à soi de l'énonciateur signifiant. Le jugement va devenir progressivement possible par détachement du régime de l'appréhension et du signalement. « De moi » puis « à moi », le rapport d'objet n'a en ce sens que très peu à voir avec le développement du langage conceptuel. Le point critique est atteint avec le rapport avec un environnement ou avec un contexte cognitif comprenant une ontologie plurale d'existants formant

---

<sup>60</sup> Vygotski L., *Mychlenie y rech'* (fr. *Pensée et langage*), Gosudarstvenoe Izdatel'stvo, Moscva, 1934, pp. 315-316.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 321.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 316.

« situation »<sup>63</sup>. Le concept se distingue dans son usage quand il y a détachement de la situation susceptible d'induire l'usage au profit d'un usage capable de faire varier les situations auxquelles il tente de s'appliquer. Ce qui intéresse Vygotski au plus haut point, c'est ce moment où le locuteur acquiert des paroles induites par une situation et le moment où sa parole se révèle trans-situationnelle. Ce point de basculement est directement relatif à l'opposition entre le réitérable et l'itérable cerné par Volochinov, mais l'approche développementaliste de Vygotski permet de relier cette première opposition à une autre opposition entre cognition située et cognition situante, entre dépendance à la situation et référence à la situation. Autant d'éléments qui seraient à reclarifier aujourd'hui. Il y a dans le développement du pouvoir judicatif (voire dans sa formation même comme règle réitérable) une zone d'entre-deux où apparaissent des paroles capables de « nommer une situation », donc de marquer singulièrement l'intensité d'un sens en fonction d'un intérêt social, mais qui en fait sont totalement indétachables de cette situation pour ceux/celles qui l'expriment. L'important dans le schéma de Vygotski est qu'il ne s'agit pas ici d'en appeler à des règles de généralisation, d'universalisation des intérêts dans la délibération bien ordonnée etc., parce qu'il ne s'agit pas encore de concepts, tout simplement. Ce sont des pseudo-concepts<sup>64</sup>, à savoir l'acquisition d'un pouvoir de formalisation en rapport direct avec l'effet produit par un sens sur la cognition, autrement dit l'incorporation singulière et historiquement marquée d'un sens. Ces pseudo-concepts sont d'autant plus importants qu'ils sont à la frontière d'un basculement qui va permettre de séparer une situation de stimulus avec un pouvoir subjectivant trans-situationnel. Mais, en l'occurrence, le basculement n'a pas encore eu lieu. Les pseudo-concepts fonctionnent comme des formes conceptuelles en situation. Leur pouvoir inquiétant est d'identifier le savoir à la situation s'ils sont pris pour vrai au lieu d'être connus pour ce qu'ils sont, à savoir une première approximation phonologique d'une appréciation pas encore validable<sup>65</sup>.

Vygotski ne pense pas le moins du monde qu'il faut détruire ces pseudo-concepts au profit de la transmission linéaire de concepts déjà acquis par ailleurs. Au contraire, positivement identifiés, ils constituent des marqueurs intérieurs d'une zone prochaine de développement ; ils annoncent au-delà du détachement de la pensée à l'égard des choses singulières et de leurs éventuels réseaux (familles, genres, classes) un rapport au complexe, comme totalité vécue et relative à une ontologie différenciée incorporant elle-même déjà l'événement sous la forme d'une unité singularisante du temps (telle totalité d'éléments complexes, vécus à ce moment-là). Ils sont donc tout proches de ce qui accompagne une dynamique d'itération et détache du situé. L'entrée dans un régime conceptuel va dépendre de la mise à l'épreuve de ces pseudo-concepts :

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, pp. 129-131.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>65</sup> *Ibid.*, pp. 131-132.

soit ils s'avèrent impossibles à réitérer hors déterminant situationnel ; soit ils apparaissent comme nécessaires, à modifier pour trouver une stratégie d'itération, transiter vers d'autres contextes de marquage de l'intérêt social. Le concept ne se forme comme appréciation *valide* qu'au moment où le marquage de l'intérêt social se réfléchit (subjectivation) et se distingue d'autres appréciations en acceptant aussi sa confrontation et sa relativité.

Deux usages politiques vont d'emblée résulter de ce travail analytique de dissociation des concepts et des pseudo-concepts. Le premier est caractéristique de la manière dont Volochinov va prendre en compte cette hypothèse élargie proposée par Vygotski. Les pseudo-concepts indiquent l'importance d'un travail systématique sur l'idéologie. L'enjeu serait d'anticiper par la psychologie des masses la manière dont les pseudo-concepts cristallisent des situations et parviennent à enliser les processus de subjectivation dans l'identification à une vérité supposée de la situation. C'est bien à travers des pseudo-concepts que le démocratisme, le radicalisme utopique, l'anarchisme mystique ou le lyrisme républicain acquièrent leur pouvoir imaginaire qui permet de fantasmer l'action collective... Pour traverser ce rapport fantasmatique au langage-du-vrai-en-situation, Volochinov pensait qu'il fallait intensifier la mise à l'épreuve des pseudo-concepts par une « discussion idéologique à grande échelle », celle qui prend le risque d'un échange verbal ininterrompu au sein d'un devenir multilatéral<sup>66</sup>.

Cette voie a le mérite d'attirer l'attention sur le caractère indéfini du débat idéologique et de lui donner un sens politique en rapport à l'accompagnement d'un langage encore rivé aux souffrances d'une situation déterminée. L'action politique ne doit pas négliger ce travail fondamental parce qu'il se situe dans les points de basculements. Il y a ici un large champ d'application vers une philosophie du roman et de la culture que je ne peux pas développer, mais qui ouvre aussi des perspectives particulièrement originales de l'École de Prague : non seulement chez son fondateur, Vilém Mathesius<sup>67</sup>, mais aussi chez Jan Mukařovský<sup>68</sup> et Pavel Medvedev<sup>69</sup>.

Il y a toutefois un second aspect qui découle des remarques de Vygotski. Le point de basculement qui est visé par rapport aux pseudo-concepts pose aussi une question vis-à-vis de la fonction et de la puissance spécifique, notamment de subjectivation, de l'usage des concepts. Se confronter aux pseudo-concepts, c'est aussi se battre pour des concepts, mais en fonction de leur construction dynamique, à partir de cette zone intermédiaire de développement, et non parce qu'il s'agirait de manière linéaire de parvenir à répéter des concepts du passé.

---

<sup>66</sup> Volochinov V., *Marxisme et philosophie du langage*, op. cit., p. 511.

<sup>67</sup> Mathesius V., *A functional analysis of present day English on a general linguistic basis*, Mouton, The Hague, 1975.

<sup>68</sup> Mukařovský J., *On poetic language*, Peter de Ridder Press, New Haven/London, 1976.

<sup>69</sup> Bénédicte V. et Comtet R., *Pavel Medvedev – Cercle de Bakhtine, La méthode formelle en littérature*, op. cit.

L'enjeu est fondamentalement postural, celui d'une capacité à construire un marquage de l'intérêt social susceptible de susciter une appréciation trans-situationnelle. Ce qu'il s'agit de cerner correctement c'est la spécificité politique de cet acte d'énonciation dépassant l'enlisement des pseudoconcepts dans leur situation et donc dans leur intérêt particulier.

Nous avons dit écrit plus haut, en nous référant à Vygotski, « conceptuel » ou « spéculatif », car ce dernier terme chez Whitehead et Jean Ladrière signifie précisément un niveau spécifique de jugement, celui qui consiste à apprécier, dans sa dynamique, l'horizon de destination d'une totalité complexe. L'enjeu est de pouvoir émettre une hypothèse fondée sur l'orientation de sens que prend un système de significations. C'est précisément dans son célèbre article sur le structuralisme que Jean Ladrière propose cette définition du *spéculatif*<sup>70</sup>. Est-il en effet possible de donner un avis sur la portée du structuralisme comme entreprise intellectuelle et comme orientation cognitive de la production du savoir à une époque ? Peut-on juger un système de significations ? On peut le juger sur le sens qu'il donne à l'expérience humaine collective, donc à la fois sur l'itération qu'il rend possible et sur l'intérêt social qu'il tente de marquer de cette manière<sup>71</sup>. Comme le disait Lucien Sebag dans *Marxisme et structuralisme*, si nous n'étions pas capables d'un tel jugement spéculatif, nous serions « dans une situation qui ne diffère pas fondamentalement de celle de tout individu ou de tout groupe social confronté à un monde qu'il ne constitue pas dans sa totalité puisqu'il lui est toujours prédonné »<sup>72</sup>.

En tant que système réitérable de significations, le structuralisme semblait aussi pour Ladrière exprimer un sens de la situation en totalité, et l'interpréter spéculativement c'est tenter de le saisir précisément à ce niveau d'itérabilité, comme marqueur événementiel d'un ordre prioritaire d'intérêts exprimant ce qui nous est commun par-delà différentes situations. Un jugement politique aurait ainsi cette tâche en philosophie politique de parvenir au niveau d'une critique spéculative : une critique qui s'adresse à la volonté de donner sens par différentes opérations intellectuelles à des intérêts susceptibles de correspondre au commun de nos situations. Dans ce cas, l'énonciateur, la/les situations de référence, les intérêts identifiés, la forme du marquage, tous ces éléments rassemblés par la phonologie deviennent cruciaux pour une philosophie politique. Comment prétendons-nous être en mesure d'apprécier conceptuellement le sens des situations que nous confrontons ? À quelle activité phonologique (mode de phraser-parler) accordons-nous crédit, en fonction de quelles valeurs/intérêts ? Peut-on réellement croire comme dans l'ordre des pseudo-concepts qu'il y a adéquation immédiate et spontanée du Réel à des savoirs de situation qu'il suffit de recadrer en fonction d'un appareil de

---

<sup>70</sup> Ladrière J., « Le structuralisme entre la science et la philosophie », in *Vie sociale et destinée*, pp. 188 sq.

<sup>71</sup> Sebag L., *Marxisme et structuralisme*, 1964, p. 157.

<sup>72</sup> *Ibid.*

signification bien rôdée ? Peut-être faudrait-il simplement être plus attentif quand des acteurs de terrain reçoivent certains discours intellectuels bienveillants sur leur situation comme des violences ou des monstruosité interprétatives...

## En conclusion

En commençant nous avons annoncé travailler le primo-structuralisme soviétique dans la perspective d'une histoire *décoloniale* des idées. Cela pourrait paraître absurde ou vide de sens. Pourtant, il pourrait aussi être étonnant qu'une démarche décoloniale ne puisse concerner que la situation de colonialité latino-américaine, éventuellement élargie à d'autres expériences du colonialisme moderne européen, allant du Sud de l'Europe pour le temps des bateaux en bois, jusqu'à l'Europe plus nordiste pour le temps des bateaux en fer et l'industrie des métaux lourds...

La décolonialité doit s'élargir comme mouvement de pensée à toutes les formes de marginalisation des savoirs qui ont fondé différentes formes de matrice épistémique du pouvoir. La colonialité du savoir a fonctionné en Europe essentiellement sous le mode du déni de l'autre dominé et fondamentalement oblitéré dans sa capacité de penser. Mais ce déni ne s'est pas limité à l'expérience colonialiste classique.

Durant le XX<sup>e</sup> siècle, d'autres paramètres coloniaux se sont introduits qui ont permis de marginaliser progressivement des blocs idéologiques et des groupes non alignés. Les accords de Yalta en sont un excellent exemple. L'effacement intellectuel du primostructuralisme soviétique par le tournant linguistique est un élément de travail essentiel pour une histoire de la pensée décoloniale. Il indique qu'au même moment où le leadership changeait de continent dans la matrice coloniale du pouvoir suite à deux guerres consécutives, une histoire intellectuelle était occultée et refoulée pour être redéclinée à partir des sphères dominantes. Comme par rapport à d'autres traditions, ce genre de recherche permet de rétablir dans la construction intellectuelle un rapport essentiel à la non-identité de soi. C'est la condition à mon sens de processus d'itération pour de nouveaux marquages phonologique et épistémique du commun. D'où par exemple, le choix du terme de « primostructuralisme soviétique » ou, encore, de l'insistance épistémologique sur le thème du thème de la parole d'autrui. C'est en tout cas la raison qui motive mon orientation actuelle de recherche.

Ce genre de recherche permet de rétablir des dialogues autrefois impossibles du fait des effets de marginalisation entre sphères de recherches. Je m'en tiendrai pour terminer à un seul exemple directement lié au langage. Comme le suggère l'auteur antillais Edouard Glissant, la résistance épistémique passe par une forme spécifique de poétique, une « poétique forcée » face à des instances de

domination et de contrôle pour lesquelles la poétique ne pose pas question parce qu'elle est vécue et pratiquée comme une évidence. On pourrait se demander s'il y a ou non un intérêt à préciser cette fonction particulière de la poétique dans un processus de résistance ou si elle n'est en fait qu'une question annexe. Les résistants n'auraient d'autre choix que de recourir eux aussi spontanément à une forme opposée de poétique pour se faire entendre. Mais même une telle hypothèse suppose qu'on accorde un rôle privilégié aux structures phonologiques de l'action et à leur organisation structurale dans un milieu langagier déterminé. Or c'est exactement le genre de question que traite le primostructuralisme du jeune Jakobson au point d'en faire une clé majeure du changement social. Pour lui, c'est en jouant sur le pouvoir distinctif des propriétés sonores et la productivité sémantique des mots<sup>73</sup>, que le langage parvient à mettre en branle une mutation des variantes émotionnelles des phonèmes<sup>74</sup> qui, à terme, s'avère capable d'éliminer des formes existantes d'une totalité sociale pour préparer la formation de formes transitionnelles.

Mon hypothèse est donc que la force conceptuelle du primostructuralisme permettrait de combler le manque de réflexion dans le mouvement décolonial sur son pouvoir de changement. Le « forçage » inhérent à sa poétique particulière gagnerait beaucoup selon nous à être analysé à partir des thèses phonologiques sur l'action des mots, dans leur rapport au Réel<sup>75</sup>.

« il y a des mots qui permettent de voir, des mots-yeux, et des mots-mains, qui permettent de faire »<sup>76</sup>.

---

<sup>73</sup> Jakobson R., *Une vie dans le langage*, Minituit, Paris, 1984, p. 35.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>75</sup> Jakobson R., *Huit questions de poétique*, Seuil, Paris, 1977, p. 23.

<sup>76</sup> *Ibid.*